



Bruno Vouters

LE CABARET des oubliés

TEXTE : CLAIRE DEGRAENE - PHOTO : DR



Le cabaret des oubliés... il porte bien son nom, ce grand spectacle des mots dont le programme tient en haleine des premières lignes jusqu'à l'épilogue. Une fine métaphore de la vie d'Alfred Berthier, boutefeu rescapé de

la catastrophe de Courrières et blessé de la Grande Guerre. Enterré deux fois, par la mine et par les obus, ce survivant choisit l'amnésie par lassitude de la vie, par ras-le-bol du « cauchemar à perpète ». Il endosse le costume de l'impassible Adam Hurtebise, du nom du lieu-dit où il fut ramassé, nu comme un ver et couvert de sang. Employé par le *Journal des Réfugiés*, puis au Ministère des réparations, il vivote dans le Paris des années folles sans plaisir, sans rire, sans amour, enfermé volontairement dans un mutisme coulé en béton armé et hanté par les fantômes de ses camarades, mineurs et soldats sacrifiés. C'est en retournant travailler au pays ch'ti, dans un estaminet à Eleudit-Leauwette, qu'il retrouve l'envie d'une identité, la soif de vivre et le courage de partager ses blessures de l'âme. Bien plus qu'un roman sur la Grande Guerre, *Le cabaret des oubliés* raconte la renaissance d'un homme dans une France du Nord ravagée, tiraillée entre le besoin de se souvenir et l'envie de tourner la page. Sur la scène, c'est aussi une foule de personnages attachants, Mouloud, Gobert le rédac' chef, Gaby d'Al'Fonse, Helmut le soldat allemand aveugle ou Achille le coqueleux, qui, une fois la dernière page tournée, vous trottent encore longtemps dans la tête comme autant de compagnons de route croisés dans une vie antérieure...

Pays du Nord Magazine : Pourquoi la Grande Guerre et comment écrit-on à deux mains ?

Bruno Vouters : Philippe Delepière (professeur de lettres à Villeneuve d'Ascq, et romancier aguerri lauréat du prix RTL NDLR) et moi nous connaissons pour avoir créé le *Journal des Fous* dans les années 90. Nous partageons le même appétit pour l'écriture et une complicité enjouée... Nous nous sommes retrouvés il y a un an et demi, au moment du phénomène ch'ti qui nous intriguait. Nous voulions écrire sur l'identité régionale. A l'âge de 14 ans, j'avais été très marqué par le film « J'accuse » d'Abel Gance, et ses fantômes, qui viennent menacer les vivants, personnages presque repoussants semblant leur dire : « *Qu'avez-vous fait de nos épreuves ?* ». Nous avons tous, dans nos familles, une histoire avec la guerre 14. Mon grand-père médecin, gazé à Verdun, soignait, dans des hôpitaux du centre de la France, des soldats gazés comme lui. Après avoir réalisé plusieurs ouvrages sur la Grande Guerre je voulais me délivrer du cauchemar que représente ce conflit, en sortir quelque chose d'autre. En créant des revenants chaleureux, jovioux et rebelles ! De plus, les années 20 sont une période historique encore très peu étudiée. Pour l'écriture, nous nous sommes répartis les séquences. Chacun a créé des personnages, en se demandant ce que l'autre allait en faire au prochain chapitre !

PdN : Catastrophe de Courrières, charniers de la Grande Guerre, c'est une histoire plutôt tragique...

B.V. : Ce n'est pas un roman noir, même si nous faisons traverser de nombreuses épreuves à notre personnage central, qui évolue dans un monde artificiel, une société qui essaie d'oublier. Il va de désillusion en désillusion : les médecins suspicieux, le fiasco amoureux avec sa marraine de guerre... Mais finalement son cheminement le mène vers l'authenticité : il finit par se retrouver lui-même à travers la culture du

Nord, celle du partage, de la fête improvisée, de la langue, de traditions communes...

PdN : Pourquoi la fausse-amnésie ?

B.V. : L'idée de l'amnésie crée un vide, une attente, un questionnement... C'est une manière d'associer le lecteur à l'histoire d'Adam. On se demande par quoi il va remplacer cette mémoire soit-disant perdue... Cette amnésie ne nous incite que mieux à faire preuve de mémoire, essentielle au développement de l'homme. Mais comment commémorer ? Comment sortir d'un devoir de mémoire officiel et passif ? Chaque année, j'essaie de participer à la marche de Craonne... Et dans mon village, à Wannehain, près de Cysoing, à la frontière belge, on a la belle idée de développer une marche jusque Tournai, douze kilomètres, départ à six heures du matin, pour rendre hommage aux soldats Vendéens sacrifiés sur notre territoire.

PdN : De nombreux passages laissent un doute quant à la part du réel et de l'imaginaire. Je pense à l'épisode des croix de bois, ironique cimetière, plantées dans le jardin d'un employé des pompes funèbres qui fait fortune.

B.V. : Le roman relève d'une dimension historique et romanesque jamais très éloignée de la réalité. Plutôt que roman historique, je préfère l'idée de « roman dans l'histoire ». En ce qui concerne l'épisode des croix de bois, c'est une invention, révélatrice néanmoins d'un véritable état d'esprit de rébellion à l'époque. Certains se sont construit une vraie fortune sur le dos de la guerre. En trichant sur les dommages de guerre par exemple. Mais il ne faut pas noircir le tableau, ce sont des cas isolés. D'autres épisodes sont tirés de la presse de l'époque, comme le passage consacré à Lille, « *la ville la plus dangereuse de France* » ou les trafics de charbon, qui étaient bien réels.

Pratique

« *Le Cabaret des oubliés* », éditions Liana Lévi, 360 pages, 19 €.